

## Les équivoques de la radicalisation

Fethi Benslama\*

Le procès des attentats du 13 novembre 2015 en France<sup>1</sup> – qui a duré huit mois, à partir du 8 septembre 2021 – a mis en relief un aspect troublant concernant le motif principal supposé de leurs auteurs. Plusieurs d’entre-eux n’avaient pas un ancrage religieux radical clairement établi. Lorsqu’il y en avait un, on s’aperçoit qu’il est intervenu à la suite d’un virage rapide qui a précédé de peu leur engagement dans l’action et qu’il est caractérisé par une certaine labilité. Ce constat est fréquent, que ce soit chez des jihadistes sur des terrains de guerre, chez des terroristes qui se sont attaqués à des populations civiles, ou bien chez des logisticiens ayant apporté assistance aux attaquants. Lors du procès en question, le président de la Cour, n’a pas manqué d’exprimer sa perplexité, à plusieurs reprises, concernant la rigueur de la notion de « radicalisation ». Le cas de Salah Abdeslam<sup>2</sup> est représentatif à cet égard d’un grand nombre de ces partisans du jihâd, que l’on a vu apparaître dans beaucoup de pays, dont *la radicalité religieuse est équivoque*. Il est temps de s’interroger sur cette radicalité, sa genèse, son évolution, sa fonction causale dans le parcours de ceux qui sont supposés être des « combattants de la foi ».

L’enquête biographique concernant Salah Abdeslam a établi qu’il fréquentait assidûment les bars dans le quartier de Molenbeek-Saint-Jean à Bruxelles, avant d’en tenir un lui-même. Il était un gros consommateur d’alcool et de cannabis. Il a fait l’objet de condamnations à la prison pour des délits, à l’instar de plusieurs candidats au jihâd. Sa trajectoire est à l’opposé des manifestations de piété qu’il a adoptées à l’approche de son entrée dans l’action. Ce n’est que peu de temps avant les attentats qu’il a commencé à se montrer croyant et pratiquant. Cependant, selon l’un de ses défenseurs, Salah Abdeslam et son frère Brahim, qui s’est fait exploser dans un café du boulevard

---

\* Psychanalyste

<sup>1</sup> Les attentats du 13 novembre 2015 en France, revendiqués par l’organisation de l’État islamique (Daech), ont donné lieu à une série de fusillades et d’attaques suicides perpétrées dans la soirée aux abords du stade de France à Saint-Denis, en même temps à Paris dans plusieurs rues du 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> arrondissements et dans la salle de spectacle du Bataclan. Le bilan des victimes compte 130 morts et 413 blessés.

<sup>2</sup> Salah Abdeslam qui a grandi à Bruxelles dans la commune Molenbeek-Saint-Jean, est impliqué dans les attentats du 13 novembre 2015. Il aurait renoncé au dernier moment à se faire exploser comme son frère, ou bien son matériel aurait été défectueux. Par ailleurs, il est impliqué dans la préparation des attentats du 22 mars 2016 à Bruxelles.

Voltaire, fréquentaient les casinos et buvaient de l'alcool trois semaines avant les attentats. Des cas comparables ont été observés depuis plusieurs années chez une nouvelle génération de jeunes jihadistes, apparue aux alentours des années 90, dont Mohamed Kelkal<sup>3</sup> est l'élément avant-coureur le plus connu. Mais l'explication des ressorts de leur engagement s'est limitée à leurs déclarations et à des idées reçues sous l'enseigne de la notion de « radicalisation ». On évoque la conversion à l'islam et le repentir comme motifs de ces virages et de leur virulence sans s'aviser que l'immense majorité des convertis et des repentants ne deviennent pas des tueurs. Pourquoi eux ? Quelle est donc la nature de cette repentance qui autorise le massacre de ses prochains ?

Il y a lieu de s'interroger sur la valeur causale de la radicalisation religieuse, dont les signes forts ont été considérés comme le critère du basculement dans le combat. Or, il est patent aujourd'hui que c'est faux, en réalité peu de personnes religieusement radicalisées s'engagent dans l'action violente<sup>4</sup>. Ce qui ne veut pas dire que ceux qui le font n'adoptent pas des positions extrémistes, mais on ne cherche pas à vérifier si la radicalité religieuse en est le ressort princeps, ni à quel moment elle intervient dans le processus d'engagement dans l'action violente. Le fait que des porteurs de signes faibles de radicalisation se soient avérés de redoutables tueurs, n'a pas ébranlé le dogme déterministe relatif au rapport entre l'adhésion à la radicalisation religieuse et ses débouchés dans des actes violents. Pas davantage en ce qui concerne les cas où il n'y avait aucun de ces signes, ni non plus ceux qui mêlent rigorisme et pratiques licencieuses. Heureusement que tous lesdits « radicalisés » ne deviennent pas automatiquement des assassins. En revanche, si certains le deviennent, il faut se demander ce qui les distingue de leurs semblables.

Les corrélations statistiques à partir de caractéristiques sociales ou psychologiques chez des accusés et des condamnés pour terrorisme, lorsqu'elles ne sont pas fallacieuses, et il y en a beaucoup, ont conclu à l'existence de multiples profils<sup>5</sup>. Ces profils sont si différents les uns des autres que la pertinence de ces épures descriptives du profilage est très faible et ne permet pas de comprendre de quoi il en retourne dans la décision de quelqu'un de massacrer des gens paisiblement attablés à un café ou réunis dans un concert, et de se supprimer à la fin. Le basculement belliqueux, ce moment où quelque chose a fait effet de levier vers l'irréversible, a donné lieu à beaucoup de tours de passe-passe explicatifs. L'expression « lavage de cerveau », la magie du mot « embrigadement » et ses synonymes ont souvent servi à faire l'économie de l'élucidation des modalités de la décision, ses étapes, la

---

<sup>3</sup> Khaled Kelkal né en Algérie, membre du Groupe islamique armé (GIA) a été abattu le 29 septembre 1995, à l'âge de 24 ans. Il est le principal responsable de la vague d'attentats commise en France à l'été 1995.

<sup>4</sup> Les services de sécurité n'accordent leur attention qu'à 10% environ des personnes signalées pour radicalisation dans les fichiers de la police, tel que le fichier FSRPT en France.

<sup>5</sup> Xavier Crettiez, Nathalie Duclos, *Violences politiques. Théories, formes, dynamiques*, Armand Colin, 2022.

participation du sujet à la mise en œuvre concrète du projet d'actions violentes. Quels sont les mobiles et les intérêts de ceux qui y adhèrent, au-delà du discours manifeste ? La notion de « passage à l'acte » a pris une grande place dans ce pis-aller, souvent invoquée pour désigner confusément la soudaineté, la fureur, l'impulsivité de l'agir violent, alors que dans la grande majorité des cas, il y avait préparation et volonté exprimée d'accomplir le dessein meurtrier. L'emploi de cette notion de « passage à l'acte » au sens psychanalytique est fréquemment inapproprié. Dans cette conception, elle désigne le déclenchement d'un acte à l'insu de son auteur, qui se trouve après-coup devant l'inexplicable perte du contrôle de lui-même au moment de son fait ; ce qui ne le dédouane nullement de sa responsabilité. Mise à part quelques cas, notamment de malades psychiatriques, la plupart du temps la préméditation et la revendication de combattre et de tuer sont clairement énoncées et planifiées.

La question relative à ce qui meut ces partisans du jihâd, leurs impulsions fondamentales, a donné lieu à des explications simplistes. Telle la théorie du « choc moral virtuel » avancée par James M. Jasper<sup>6</sup>. Fréquemment, des volontaires sur des terrains de guerre et des terroristes justifient leur engagement par l'émotion et la révolte éprouvées en regardant des vidéos montrant des victimes de bombardements par des puissances occidentales ou d'exactions commises par le régime syrien. Or, beaucoup d'entre-eux avouent avoir vu et revu un grand nombre de fois les mêmes scènes macabres ; certains les regardent compulsivement. Comment ne pas s'interroger sur le plaisir pris à visionner le spectacle de l'atroce et sur l'invocation d'une horreur morale, alors que le sujet se repait du spectacle de la cruauté ?

Les études quantitatives ne donnent pas accès aux soubassements de l'émergence du combattant volontaire au service d'une cause religieuse ou de toute autre idéologie. Elles abordent les faits et les acteurs d'un point de vue extérieur et macrologique. En revanche, l'étude des cas et des situations concrètes, replacés dans leur contexte social et historique, permet de comprendre le phénomène de *la polémologie subjective*, que j'ai appelé aussi « psychomachie<sup>7</sup> », si l'on veut bien désigner ainsi un champ où ce ne sont pas des profils et des idées qui tuent, mais les personnes réelles qui les portent et se mettent à leur service. A cet égard, le jihadisme n'est pas le seul mouvement de ce type. Il y en a eu tant d'autres semblables partout et de tous temps, ce qui appelle des approches comparatives, afin de sortir de l'essentialisme et d'éclairer à la fois les différences et les similitudes des ressorts psychique-sociaux de partisans devenus des tueurs.

La polysémie de la notion de *radicalisation* et le contexte de panique pendant les attentats, ont favorisé la prolifération de discours de simplifications causales dont je viens de relever quelques-unes. J'en suis arrivé vers la fin de l'année 2018, à la conclusion que la radicalisation a constitué une sorte

---

<sup>6</sup> James M. Jaspers, *The Emotions of Protest*, University of Chicago Press, 2018.

<sup>7</sup> J'ai emprunté le terme de *psychomachia* (psychomachie), à un poète chrétien du IV<sup>e</sup> siècle du nom de Prudence, pour désigner l'âme totalement livrée au combat où le bien se venge du mal.

d'*explication-écran* dans divers usages dont certains relèvent du refoulement des raisons effectives, alors que d'autres servent des intérêt idéologiques, politiques ou économiques, sans parler de l'inaltérable propension à l'intelligibilité schématique. Aussi, ai-je décidé de revenir au terrain clinique, en entreprenant l'étude de cas et d'observations de partisans du jihâd, accumulés pendant de nombreuses années de mon travail dans la banlieue nord de Paris<sup>8</sup>, où j'ai vu apparaître à la fin des années 80, le début des manifestations du jihadisme à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS et la mobilisation contre elle par des partisans au nom de l'islam. A ce corpus, j'ai ajouté des récits autobiographiques publiés par des auteurs qui se sont engagés comme combattants irréguliers sur une zone de guerre, ou bien comme membres d'une organisation terroriste, pour autant que ces récits procèdent d'une tentative de restitution par le sujet de son histoire interne et d'un effort de discernement des tenants de ses choix. Les rencontres que j'ai organisées autour d'exposés de cas pour préparer les « États généraux psy sur la radicalisation en 2018<sup>9</sup>, ont permis d'enrichir les connaissances, notamment concernant les jeunes candidats au jihâd. Cet ensemble de matériaux a permis la décantation de l'hypothèse *du saut épique* que j'ai exposée dans un livre<sup>10</sup>. Pour autant, les cas que j'ai étudiés ne représentent que quelques configurations d'un panorama plus large du champ de *la polémologie subjective*, dont l'exploration reste ouverte à d'autres travaux qui adopteraient l'approche casuistique.

Je voudrais reprendre ici, d'une manière synthétique les résultats que j'ai exposés dans l'ouvrage mentionné et les compléter par de nouvelles considérations. Je ne reviendrai pas sur les cas en tant que tels, mais sur les enseignements que j'en ai tirés à propos des processus de basculement dans le jihâd et de quelques configurations dans lesquelles on peut les rassembler.

A travers les cas que j'ai analysés, ce ne sont ni les conditions sociales, ni les états psychopathologiques, ni la radicalisation religieuse, aucun de ces éléments pris isolément ou tous ensemble, ne constituent *la cause ou les causes directes et déterminantes* des engagements dans le jihâd. Les femmes et les hommes ordinaires qui basculent dans le jihâd, le font à partir *d'une composition épique* qu'ils réalisent comme on réalise un film. Ils utilisent des éléments de leur histoire et de leur vécu personnel, de l'idéologie islamiste (qui est différente de la religion bien qu'elle s'en inspire), du contexte géopolitique à travers un collage dans lequel ils s'attribuent le destin *d'un sujet vengeur et glorieux* jusqu'au sacrifice de leur vie et de celles des autres. La gloire s'accomplit dans l'autosacrifice. Il s'agit d'un récit qui est en même temps action, d'une action qui se fait simultanément récit, d'où la notion d'*épopée* qui me paraît correspondre aux faits observés. Ce mot grec est composé d'*epos* qui désigne *la parole* sous ses diverses expressions et *poiein* qui signifie *l'action* selon ses

---

<sup>8</sup> Pendant 15 ans dans un service de protection de l'enfance, en Seine-Saint-Denis.

<sup>9</sup> Organisés par le Centre d'études des radicalisations et de leurs traitements (CERT), que j'ai créé à l'Université Paris-Diderot, en 2017. « Les états généraux psy sur la radicalisation » ont eu lieu les 7, 8, 9, 10 novembre 2018 à Paris, avec la participation de 95 intervenants. Les actes ont été publiés : Fethi Benslama (s/d), *État de la radicalisation*, Le genre humain, Seuil, 2019.

<sup>10</sup> Fethi Benslama, *Le Saut épique ou le basculement dans le jihâd*, Actes sud, 2021.

multiples modalités. On retrouve l'équivalent de cette conjonction entre un dire et un faire glorieux dans un grand nombre de langues, y compris en arabe<sup>11</sup>. On peut s'étonner que l'on accorde à des tueurs les traits du héros épique et que l'on caractérise leurs actions de glorieuses, mais il ne s'agit pas d'un jugement qui encense les bourreaux et minimise la gravité des crimes. Il est question des *motifs* qui les meuvent intérieurement, au nom desquels le pire est possible et désirable, ainsi que l'histoire des guerres en fut prodigue d'exemples terribles. Lorsque le collage épique atteint la forme suffisante d'un scénario ou d'un tableau qui suscite l'identification de son auteur à une figure exaltante, il saute dans le récit et devient le guerrier dont il s'agit dans le tableau ou dans la scène qu'il s'est représentée. Dès ce moment, l'auteur se transforme en un personnage qui n'obéit plus à son créateur ; le sujet réel se convertit en un acteur qui joue sa geste comme si elle était dictée par un autre, au gré des circonstances de la guerre. Désormais, il a une « vie en citation » de son propre récit, pour reprendre l'expression de Thomas Mann<sup>12</sup>. La représentation devient créatrice de son représentant. Tel est succinctement résumé *le saut épique*, dont on pourra vérifier l'effectivité à travers les cas exposés dans l'ouvrage en question, sachant que ce ne sont que des exemples parmi des milliers d'autres.

*Le saut épique* résulte de la critique du concept de « cause » et de son abandon, pour lui substituer une autre conception du *pourquoi*. En effet, le modèle sous-jacent à l'utilisation de la relation de cause à effet dans les affaires humaines est souvent calqué sur celui des sciences de la nature et de la matière. Le modèle de ces dernières suppose que la même cause produit le même effet prédictible, vérifiable et reproductible à l'identique. Rien de tel n'est vrai concernant les ressorts des conduites humaines<sup>13</sup>. Lorsqu'on écoute les sujets à propos de ce qui les a mus dans leur engagement, ils invoquent *des motifs* pour répondre au « pourquoi de leurs actes », qui ne sont pas de l'ordre des causes, mais *des imputations de raisons* par le sujet qui parle. Cette distinction rejoint ce que Ludwig Wittgenstein a appelé « la grammaire des raisons<sup>14</sup> » qui est propre aux êtres parlants et permet, non pas d'expliquer, mais de comprendre ce qu'ils font. Comprendre n'est pas expliquer.

Il existe une configuration de plusieurs cas dans laquelle le saut épique est précédé d'un temps que je qualifierai d'*imprégnation hostile primaire*. J'entends par là une période pendant laquelle le sujet va alimenter un penchant belliqueux avant l'adhésion religieuse proprement dite. Il peut y avoir à l'origine la survenue d'un événement réel qui a bouleversé sa vie, mais pas nécessairement. Dans certains cas, il fait état d'une vive colère dont il ignore la cause, d'un sentiment d'humiliation sans faits précis, ou encore une impression tenace d'être malvenu au monde. J'avais repéré plusieurs cas de jeunes qui ont

---

<sup>11</sup> Épopée en arabe (*malhama*) d'une racine qui signifie « souder » (*l.h.m*), qui a donné « chair » et « acharnement », ainsi que le poème épique ou la geste.

<sup>12</sup> Thomas Mann, *Noblesse de l'esprit*, Tard. F. Delmas, Paris, Albin Michel, 1990.

<sup>13</sup> C'est la raison pour laquelle les études quantitatives aboutissent au bricolage d'une multiplicité de profils, dernier recours pour accréditer une identité relative d'agents de causalités abstraites.

<sup>14</sup> Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun* (1934), Gallimard, coll. Tell, 2004.

été mal accueillis à leur naissance dans des circonstances liées à leur milieu familial : abandon, exil, dislocation familiale dans la folie, mère prostituée, père assassiné. Il arrive que le sujet découvre, plusieurs années après son engagement violent, un secret de famille infâme qu'il a porté à son insu, telle l'ombre d'une tâche sur son existence. Il réalise alors pourquoi il s'est senti victime d'une injustice qui lui a été transmise en catimini généalogiquement. Quoi qu'il en soit, les états qui rendent quelqu'un sensible au préjudice sont innombrables, ils peuvent correspondre à des faits réels ou imaginaires avec la circulation d'un registre à l'autre. C'est ce qui fait naître un sentiment *d'hostilité existentielle* nourrie par le visionnement de crimes et de conflits armés sur internet qui abonde en récits d'atrocités et en scènes de carnage mondialisées. Ces visions vont être recherchées, rediffusées, échangées avec des acolytes. La colère et l'outrage personnels sont déplacés et accrochés à l'univers de la guerre, sa destructivité, ses crimes en Algérie, en Bosnie, en Irak, en Syrie. Les lieux n'ont pas manqué à partir des années 90, où des populations musulmanes furent plongées dans la belligérance sous toutes ses formes : guerres nationales ou civiles, interventions de puissance étrangères, exactions de tyrans génocidaires. Les informations sur les violences alimentent et exaspèrent les affects initiaux, font naître des idées de vengeance. Elles sont trouvées dans des récits de représailles et de châtements illustrés par des photos d'exécutions et de décapitation. Depuis 2014, la propagande de l'État islamique a diffusé beaucoup de scènes cruelles. Comme beaucoup d'autres jeunes, Salah Abdeslam consommait cette production de vidéos avant sa conversion religieuse. Généralement, l'implication dans *l'économie de la vindicte* s'arrête au stade des affects et des paroles, elle peut trouver un exutoire dans des tueries de jeux vidéo, dans des salles de musculation, dans l'entraînement aux arts martiaux, dans des spectacles appelés « Zamaktel » organisés par des groupes islamistes où l'on simule des combats. Des émeutes ponctuelles et des bagarres de bandes rivales font partie de ce climat d'hostilité courant dans les quartiers. Le discours religieux radical peut alors toucher certains à travers la légitimation sacralisante de haines impitoyables et la vectorisation de l'animosité vers des cibles au nom de Dieu. A ce niveau de *l'imprégnation hostile primaire*, l'aspirant trouve une satisfaction narcissique dans le renversement de la mésestime de soi en fierté. Il acquiert une identité offensive là où régnait le sentiment d'offense. La condition de ce que je viens de décrire concerne des milliers de personnes qui ne chercheront pas l'engagement armé. Ils obtiennent une immunité religieuse qui rémunère le sujet en convertissant l'humiliation en humilité croyante. Il ne faut pas oublier que la religion est *Pharmakon* au croisement du remède et du poison. Il arrive que quelques-uns traversent le rubicond dans des circonstances imprévues, en rapport avec des fraternités de quartier (héberger une personne recherchée ou l'acheminer en voiture, cacher des armes, etc.), sans être passés par l'engagement comme soldat du jihad. Leur radicalisation n'est pas nécessairement structurée par l'idéologie salafiste combattante, elle relève d'un engrenage collatéral par solidarité ou par contingence. Dans ces franchissements, les relations parentales ou amicales jouent un rôle important. Il faut souligner ici un phénomène essentiel qui a longtemps échappé à l'analyse concernant les attentats islamistes entre 2012 et 2017 et tout spécialement en 2015 et 2016 : l'écrasante majorité de leurs auteurs sont issus

du milieu de la délinquance et de la criminalité<sup>15</sup>. Si une partie d'entre eux aspire à la purification et au repentir de leurs méfaits passés, une autre y trouve un travestissement de leur pulsions psychopathiques en continuant la prédation en habit de jihâd.

L'engagement combattant passe par l'entrée du sujet dans une période *d'incubation épique*. J'entends par là le fait que certains vont trouver en eux-mêmes une appétence héroïque et justicière, déclenchée et nourrie par des rencontres et par des liens de fraternités de quartier. Ils n'adoptent pas l'idéologie jihadiste de combat, sa doctrine, ses prescriptions pratiques, mais sa mythologie où ils puisent les éléments d'un récit épique qu'ils constituent progressivement à travers des montages verbaux comportant une forte empreinte visuelle. C'est pourquoi dans un grand nombre de cas, le terrorisme ne recrute que parce que le guerrier est déjà subjectivement constitué. Le motif religieux n'y est pas l'élément primaire dans l'engagement du sujet dans le jihâd. C'est un habillage lors de l'entrée dans l'arène de la guerre qui a lieu lorsque l'incubation épique est terminée et que le sujet s'apprête à faire le saut. Pour autant, je n'exclue pas l'existence de femmes et d'hommes dont la source première de leur engagement combattant est leur croyance religieuse. De même, il existe des cas d'engagement jihadiste dans lesquels on ne trouve, après examen approfondi de l'histoire du sujet, aucune perturbation familiale, sociale ou psychologique, aucun sentiment d'injustice ou d'humiliation. On se dit qu'il existe aussi des radicalisations sans raison qui restent obscures et insaisissables y compris pour l'intéressé lui-même. C'est que la notion de « radicalisation » correspond à une réalité hétérogène où les mobiles sont indiscernables sans une approche séquencée de l'histoire de *la vindication* au cas par cas. Il m'a semblé au cours de mes travaux qu'il y avait davantage de cas où la radicalisation sans religion précédait l'adoption de la religion radicalisée (mais ça ne repose sur aucune étude objective) et qu'il faut aborder la question en termes de processus pour pouvoir approcher les étapes dans la trajectoire d'un partisan du jihâd. D'où l'emprunt à la langue anglaise du terme de *vindication*, parce qu'il comporte l'idée d'un développement processuel qui réunit à la fois la volonté de vengeance, sa justification, son apologie et la légitimation de ses actes. La vindication se décrète au nom d'un Bien suprême, et le bien suprême est ce qu'il y a de plus terrible dans la vengeance. Le bien doit y faire plus de mal que le mal qu'il combat et repousser plus loin les limites de la cruauté vengeresse que le mal. C'est en lisant le poème de mille vers<sup>16</sup> de Prudence, auteur chrétien du IV<sup>e</sup> siècle, inventeur de la notion de « psychomachie » que j'ai compris que la souveraineté du bien réside dans la potentialité d'*un plus-de-mal que le mal*. Le bien doit terroriser le mal en faisant pire que lui pour régner.

Dans *Le saut épique ou le basculement dans le jihâd* (Actes Sud, 2021), je ne me suis pas appesanti sur le contexte général de la flambée des partisans du jihâd, partout dans le monde. Il était implicitement renvoyé à des développements

---

<sup>15</sup> Jean-François Gayraud, « Le profil hybride des auteurs d'attentats : de la délinquance au terrorisme, *États de la radicalisation*, Op.cit., pp.237-252.

<sup>16</sup> Prudence, *Psychomachie – Contre Symmaque*, trad. M. Lavarenne, Les Belles Lettres, 2002.

dans d'autres travaux publiés<sup>17</sup>. Il me semble opportun ici de faire retour sur ce contexte pour lui donner sa place dans la théorie du saut épique. C'est un fait que la fin du 20<sup>ème</sup> siècle et le début de ce siècle, ont été marqués par l'état de guerre dans de nombreux pays où vivent des Musulmans, après les guerres coloniales. Citons sans être exhaustif : la guerre civile du Liban (1975-1990), La guerre Iran-Irak (1980-1988), Les intifadas (1987-1993, 2000, 2005), la première guerre du Golfe (1990-1991), la guerre civile en Algérie (1991-2002), la guerre civile en Somalie (depuis 1991), en Bosnie-Herzégovine (1992-1995), la Tchétchénie (1994-1996, 1999-2000), l'invasion de l'Irak par l'USA (2003), la guerre israélo-libanaise (1982, 2003). Il faut ajouter la nouvelle période de guerre après les soulèvements de 2011 : la Syrie, la Lybie, le Yémen, le Soudan et récemment Gaza et le Hezbollah au sud Liban. La première période de conflits a coïncidé avec la fin de la guerre d'Afghanistan (1989), laquelle fut la grande école du jihadisme de notre temps par l'afflux de volontaires de nombreux pays, pendant une dizaine d'années. Elle a exercé une influence considérable dans la diffusion de l'idéologie islamiste du guerrier victorieux, à la suite de la défaite de l'URSS. Elle a rendu disponibles de nombreux vétérans démobilisés, dont beaucoup ont adhéré à des organisations terroristes ou bien se sont engagés à nouveau dans des guérillas. Par la suite, dans un grand nombre de conflits qui ont suivi les attentats de septembre 2001 aux États-Unis, le langage de « la guerre sainte » a surpassé tous les modes de légitimation. Les idéologues de l'islamisme qui avaient essaimé au cours des années 70 ont trouvé dans ces guerres la justification de leurs discours belliqueux et un terrain d'application à leurs appels au sacrifice ; l'invasion de l'Irak leur a donné un foyer d'embrassement inédit.

Partout dans les pays où vivent des Musulmans, une partie de la jeunesse née de l'explosion démographique a été fascinée par la victoire des jihadistes en Afghanistan contre une superpuissance. Notons que cette victoire résulte de l'alliance entre des pays occidentaux, au premier chef les États-Unis et des pays d'islam comme l'Arabie saoudite qui ont financé la guerre pour abattre l'URSS. Aussi, il y a lieu de considérer que la matrice du jihadisme actuel est islamo-occidentale. Nombre de jeunes étaient prêts à emprunter la même voie glorieuse que leurs aînés « afghans », dès que l'occasion se présenterait. Cette masse de vétérans et de jeunes, confirme la thèse de Richard Rechtman sur *la disponibilité* comme facteur important dans l'enrôlement de guerriers volontaires et le recrutement d'exécutants pour l'organisation de massacres de masse<sup>18</sup>. Pour beaucoup de jeunes, l'appel au jihâd en tant que *guerre juste* a changé le cours d'une existence en proie à diverses formes de malaise et lui a donné un sens là où il faisait défaut dans leur monde.

Aujourd'hui, il est prévisible qu'à travers la diffusion des images de la destruction de Gaza et des milliers de victimes par les chaînes de télévision du monde arabe, il y ait de quoi alimenter des armées de vengeurs qui poseront de grands problèmes de prévention aux services de sécurité de beaucoup de pays.

---

<sup>17</sup> Fethi Benslama, *La guerre des subjectivités en islam*, Nouvelles éditions Lignes, 2014.

<sup>18</sup> Richard Rechtman, *La vie ordinaire des génocidaires*, CNRS Éditions, 2020.

Ainsi, la radicalisation dans le monde musulman, sensée conduire au terrorisme, est loin d'être simplement religieuse ; elle est fondamentalement surdéterminée par un contexte saturé de guerres. C'est dans cette niche de la belligérance que prolifère une complexité mutationnelle de processus de radicalisation divers chez les sujets. Le martyr musulman, qui conjoint le consentement au sacrifice et la prise d'arme (ce qui n'est pas le cas du martyr chrétien sur ce dernier point), avait une longueur d'avance pour capter la polémologie subjective et la nouer à la communauté de lutte. Son offre la plus attirante est de mourir au service d'une grandeur où la disparition est une réapparition en son sein. D'une manière succincte, car cela demanderait de longs développements, disons que le cri « Allah Akbar » : *Dieu est grand* est l'invocation de cette grandeur qui pourrait être qualifiée de négative, puisque le sujet mourant en martyr va vers une vie au sein du royaume de cette grandeur, où la mort est annulée en devenant une renaissance.

L'enseignement que je tire de ce qui précède est que la prolifération des formes de radicalisation dans un environnement donné, par exemple celui des pays démocratiques aujourd'hui, signifie que la guerre est déjà installée sur plusieurs fronts : militaire, économique, social, technologique. C'est le moment d'une montée aux extrêmes où la politique devient d'une manière flagrante la continuation de la guerre<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Je fais allusion ici à l'inversion par Foucault de la célèbre formule de Clausewitz « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens », en proposant : « la politique, c'est la guerre continuée par d'autres moyens ». *Il faut défendre la société*. Cours au Collège de France, 1975-1976. EHSS, Gallimard, Seuil, 1997.